

Reçu le 27/07/2025

Accepté le 06/11/2025

**MICROTOPYNIMIE URBAINE ET MÉMOIRE COLLECTIVE À
MOSTAGANEM : ENTRE STRATIFICATION HISTORIQUE,
RÉÉCRITURE SYMBOLIQUE ET PERSPECTIVES PATRIMONIALES**

**URBAN MICROTOPYNYM AND COLLECTIVE MEMORY IN
MOSTAGANEM: BETWEEN HISTORICAL STRATIFICATION,
SYMBOLIC REWRITING AND HERITAGE PERSPECTIVES**

ELMERIAH AMEL¹

Université Abdelhamid Ibn Badis, Mostaganem

elmeriahmosta@gmail.com

Résumé

La toponymie urbaine de Mostaganem constitue un terrain d'étude privilégié pour saisir la complexité d'un espace façonné par une succession de dominations, de mémoires et de réécritures symboliques. À travers l'analyse des microtoponymes, cet article met en évidence la stratification historique et linguistique qui caractérise la ville : un socle autochtone résistant, une strate coloniale partiellement effacée, et une couche postindépendance marquée par la volonté de réaffirmer une identité nationale. L'enquête s'appuie sur une méthodologie mixte : dépouillement d'archives, relevés de terrain, analyse de plans cadastraux et entretiens semi-directifs menés auprès des habitants et des acteurs locaux. Cette approche croisée révèle que la carte officielle ne recouvre jamais totalement la carte vécue, et que l'habitant demeure un acteur clé de la transmission ou de la transformation des désignations. Les résultats montrent que trois logiques principales coexistent : la conservation des noms anciens, la substitution par renomination politique, et la création de nouvelles appellations accompagnant l'expansion urbaine. Le tableau illustratif des microtoponymes souligne la pluralité des usages et la vitalité de la mémoire orale. Ce travail interroge aussi la dimension patrimoniale et propose des perspectives de valorisation par l'éducation, la médiation culturelle et les outils numériques participatifs. En mobilisant l'onomastique, la sociolinguistique et la géographie urbaine, l'étude met en lumière la microtoponymie comme un langage vivant, porteur de mémoire et d'identité collective, et comme un levier de cohésion citoyenne. À l'heure où les villes évoluent rapidement, Mostaganem offre un exemple fécond pour penser la relation entre noms de lieux, histoire partagée et projet territorial.

Mots-clés : microtoponymie, Mostaganem, mémoire urbaine, renomination, patrimoine

Abstract

Urban toponymy in Mostaganem offers a privileged field of study to grasp the complexity of a space shaped by successive dominations, memories and symbolic rewritings. Through the analysis of microtoponyms, this paper highlights the historical and linguistic stratification of the city: a resilient autochthonous base, a partially erased colonial layer, and a post-independence stratum marked by the will to reaffirm a national identity. The investigation relies on a mixed methodology:

¹ Corresponding author :elmeriahmosta@gmail.com

archival research, field surveys, cadastral map analysis and semi-structured interviews with residents and local stakeholders. This cross-approach reveals that the official map never fully covers the lived map, and that inhabitants remain key actors in the transmission or transformation of place names. The results show that three main logics coexist: the conservation of ancient names, the substitution through political renaming, and the creation of new appellations accompanying urban expansion. The illustrative table of microtoponyms underlines the plurality of uses and the vitality of oral memory. This study also questions the heritage dimension and proposes perspectives for enhancement through education, cultural mediation and participatory digital tools. By mobilizing onomastics, sociolinguistics and urban geography, the research sheds light on microtoponymy as a living language, bearer of collective memory and identity, and as a lever for civic cohesion. As cities rapidly evolve, Mostaganem provides a fertile example for rethinking the relationship between place names, shared history and territorial project.

Keywords : microtoponymy, Mostaganem, urban memory, renaming, heritage

Introduction

La toponymie urbaine constitue un domaine de recherche particulièrement fécond pour saisir les dynamiques historiques, culturelles et identitaires qui façonnent un territoire au fil du temps. Étudier les noms de lieux, et en particulier la microtoponymie, revient à interroger la mémoire inscrite dans l'espace, les rapports de pouvoir qui s'y jouent et les usages quotidiens qui les perpétuent ou les détournent. Dans le contexte algérien, cette question revêt une portée singulière : la stratification des appellations mêle héritage autochtone, inscriptions coloniales et renomination postindépendance, faisant de la ville un véritable palimpseste linguistique et symbolique.

Mostaganem, ville littorale du Nord-Ouest algérien, se prête particulièrement à une telle investigation. Marquée par une histoire pluriséculaire, elle conserve des strates visibles d'occupation et de reconfiguration : fondations berbères, organisation ottomane, planification coloniale et urbanisme postindépendance ont successivement laissé leur empreinte sur le territoire et sur ses désignations. Dans ce contexte, le passé se donne à lire au détour d'une ruelle ancienne, d'un boulevard rebaptisé ou d'un quartier récemment créé, permettant de comprendre la manière dont l'espace urbain se construit et se réinvente.

Le contexte historique et socio-urbain éclaire la complexité du réseau toponymique. Entre le centre ancien, où dominant encore des appellations d'origine arabo-berbère, la ville coloniale, structurée selon une logique d'appropriation symbolique, et les extensions contemporaines, portées par une volonté de réécriture patriotique, se dessine une cartographie fragmentée. La microtoponymie devient un prisme pertinent pour observer comment l'État, l'administration municipale et les habitants participent, chacun à leur échelle, à la construction, à la conservation ou à la transformation du paysage urbain, révélant la coexistence de logiques officielles et de pratiques populaires qui échappent à la régulation institutionnelle.

La justification scientifique de ce travail repose sur la nécessité de combler un vide empirique et méthodologique. Bien que la toponymie algérienne ait suscité quelques travaux pionniers, rares sont les études qui articulent systématiquement les registres théoriques et les relevés de terrain à l'échelle microtoponymique. Loin d'un simple inventaire, l'enjeu est de comprendre comment se construisent, se superposent et parfois s'effacent les désignations, mais aussi comment elles vivent dans l'usage ordinaire, dans les interactions sociales et les pratiques quotidiennes, offrant un regard sur la mémoire urbaine collective et sur les mécanismes de négociation symbolique à l'œuvre.

Cette recherche s'inscrit dans le cadre plus large des études onomastiques et des approches sociolinguistiques appliquées à l'espace urbain. La microtoponymie n'est pas considérée comme

une simple nomenclature figée, mais comme un langage vivant, produit par l'histoire et continuellement retravaillé par les usages et les politiques publiques. Elle traduit des rapports de pouvoir et des dynamiques sociales, en révélant la manière dont les habitants s'approprient ou contournent les désignations officielles et comment la mémoire collective se transmet dans l'espace quotidien, intégrant héritage et réinvention.

La problématique centrale qui structure ce travail peut se formuler ainsi : comment la microtoponymie de Mostaganem traduit-elle la stratification historique, la dynamique de renomination postcoloniale et la tension entre mémoire officielle et mémoire vécue ? Quels sont les mécanismes par lesquels certaines appellations se maintiennent, d'autres disparaissent et d'autres encore émergent dans le cadre de l'expansion urbaine ? Cette problématique se décline en plusieurs questions secondaires : quelles sont les logiques principales de nomination observables dans l'espace urbain ? Comment les habitants s'approprient-ils ou contournent-ils les désignations officielles ? Quelle place accorder aux usages oraux et à la mémoire vernaculaire dans l'étude des plans cadastraux et dans les pratiques spatiales quotidiennes ?

À partir de cette problématique se dégagent trois hypothèses majeures. La première postule que la toponymie urbaine de Mostaganem est marquée par une superposition de strates historiques identifiables et localisables. La seconde suppose que la politique de renomination postindépendance, bien qu'ayant visé à effacer les traces coloniales, coexiste avec des usages populaires qui conservent ces traces à l'échelle de la pratique quotidienne. Enfin, la troisième hypothèse avance que les extensions urbaines récentes constituent un terrain privilégié pour observer des dynamiques de création toponymique porteuses de symboles nouveaux, sans toujours parvenir à effacer les usages anciens, soulignant la permanence de la mémoire urbaine dans les pratiques locales.

Pour vérifier ces hypothèses, la méthodologie mise en œuvre articule un corpus théorique substantiel et une enquête de terrain minutieuse. La première phase a consisté en une exploration documentaire : consultation de travaux scientifiques, dépouillement d'archives municipales et analyse de plans cadastraux anciens permettant de cartographier les évolutions nominales et d'identifier les strates historiques. La seconde phase a mobilisé une enquête empirique : relevés systématiques des noms de rues, recensement de la signalisation effective et entretiens semi-directifs réalisés auprès d'habitants, d'agents municipaux et de membres d'associations locales de sauvegarde patrimoniale. Ces données croisées ont permis de constituer un corpus illustratif mettant en évidence la diversité des registres : autochtone, colonial, postindépendance et créations récentes. L'articulation entre archives et témoignages oraux offre une lecture diachronique et synchronique, produisant une cartographie plurielle du territoire et révélant les enjeux de gouvernance, l'articulation entre mémoire, identité et pouvoir, ainsi que les implications sociopolitiques de la patrimonialisation.

Les objectifs de cette recherche s'inscrivent dans une triple dimension. Sur le plan scientifique, il s'agit d'apporter une contribution empirique à l'étude de la toponymie urbaine en Algérie, en proposant une méthodologie reproductible dans d'autres villes présentant une stratification comparable. Sur le plan patrimonial, l'enquête vise à sauvegarder une mémoire toponymique en voie de disparition, en documentant les usages locaux parfois absents des registres officiels. Sur le plan pratique enfin, les résultats peuvent nourrir les politiques municipales de signalisation, de valorisation touristique et d'éducation citoyenne autour du patrimoine immatériel, permettant de renforcer le lien entre habitants et territoire.

Ces objectifs répondent également à une motivation plus large : interroger la manière dont le nom de rue devient un espace de négociation symbolique entre héritage, rupture et création. Mostaganem constitue un observatoire exemplaire des tensions entre pouvoir central, administrations locales et communautés habitantes. Les perspectives futures ouvertes par ce travail sont multiples : étendre le relevé à d'autres quartiers périphériques pour observer la création de toponymie nouvelle et son articulation aux mémoires plus anciennes, développer des outils numériques participatifs permettant aux habitants de renseigner les surnoms locaux et les histoires orales, et intégrer la mémoire des noms dans les parcours de visite, la signalétique urbaine ou les programmes scolaires afin de restaurer le lien entre espace vécu et mémoire partagée.

En articulant cadre théorique, contexte historique, méthodologie empirique, problématique claire et perspectives de valorisation, cette introduction pose ainsi les fondations nécessaires à une lecture approfondie de la microtoponymie de Mostaganem. Elle prépare le développement structuré en cinq axes, du rappel théorique à l'analyse des logiques de nomination, en passant par l'étude méthodologique et l'ouverture patrimoniale. La toponymie, loin d'être figée, apparaît ici comme un langage urbain dynamique, porteur de mémoire, de rupture et de projet, révélant la complexité et la richesse de l'espace urbain dans sa dimension historique, sociale et culturelle.

1. Cadre théorique et définitions opératoires

La microtoponymie urbaine se situe au croisement de la linguistique, de la géographie et de l'anthropologie de l'espace. Elle s'intéresse aux noms de lieux de petite échelle : ruelles, places, quartiers, zones marginales ou lieux-dits, qui, bien que souvent absents des cartes officielles, jouent un rôle fondamental dans la mémoire et la structuration symbolique de la ville. Comprendre la microtoponymie d'une cité comme Mostaganem revient à interroger le rapport entre langage et territoire, entre mémoire et espace vécu. Ces noms modestes traduisent les usages populaires, les récits collectifs et les dynamiques sociales qui façonnent le paysage urbain.

Sur le plan théorique, la microtoponymie est une branche de la toponymie, elle-même partie intégrante de l'onomastique, c'est-à-dire de l'étude des noms propres. Le mot toponymie dérive du grec *topos* (lieu) et *onoma* (nom), et désigne « la science qui s'attache à l'étude des noms de lieux dans leurs dimensions linguistique, historique et sociale » (Margouma, 2004, p231). La microtoponymie s'en distingue par son champ d'observation : elle s'attache aux désignations locales et spontanées attribuées à des espaces réduits, souvent issus d'un usage oral ou d'une mémoire communautaire. Dans les villes algériennes, ces désignations surgissent à la faveur d'événements, de figures locales, de particularités physiques ou d'anecdotes partagées. Elles s'inscrivent dans un système de nomination parallèle à celui des autorités municipales, révélant ainsi la coexistence de deux logiques : celle du pouvoir officiel et celle du vécu populaire.

Le cadre théorique mobilisé repose sur trois approches complémentaires. La première est **onomastique**, car elle s'attache à la structure linguistique et à la morphologie des noms. Chaque microtoponyme recèle une signification, une origine étymologique et une évolution ; ces éléments permettent de comprendre comment la langue fixe, altère ou efface la trace d'une réalité ancienne. La deuxième approche est **géographique** : elle considère les microtoponymes comme des marqueurs de spatialisation, des outils de repérage et des indicateurs de transformation urbaine. En ce sens, nommer un espace, c'est déjà en tracer les contours symboliques. Enfin, la troisième approche est **sociolinguistique**, dans la mesure où les usages toponymiques sont portés par des pratiques de parole, par des habitus, par des relations de pouvoir ou de mémoire collective.

L'analyse croisée de ces trois dimensions permet de comprendre comment la ville s'écrit et se raconte à travers les mots de ses habitants.

Dans le cas de Mostaganem, la microtoponymie offre un accès privilégié à la stratification historique de la ville. L'espace urbain y porte les traces d'une pluralité linguistique et culturelle : influences arabes, turques, espagnoles et françaises. Chaque période a laissé son empreinte, parfois traduite, parfois effacée, parfois superposée à d'autres. Les microtoponymes comme *Souika*, *Derb el-Kouas*, *Koudia*, *Tigditt* ou *El-Matmar* témoignent de la manière dont les habitants ont façonné et transmis des repères symboliques. Ces désignations condensent des pans entiers de mémoire locale : des savoirs géographiques anciens, des modes d'organisation sociale, des identités de quartier et des récits d'appartenance. Elles contribuent ainsi à la formation d'un imaginaire collectif que seule une lecture toponymique fine peut révéler.

Sur le plan opératoire, la microtoponymie urbaine repose sur un ensemble de démarches combinant enquête linguistique, observation de terrain et analyse cartographique. La première étape consiste à **identifier et recueillir** les noms d'usage à travers les discours des habitants, les archives municipales ou les cartes anciennes. Ces microtoponymes sont ensuite **classés** selon plusieurs critères : origine linguistique (arabe, berbère, français, espagnol, turc), nature sémantique (descriptive, mémorielle, religieuse, humoristique) et fonction sociale (orientation, distinction, appartenance, valorisation). Ce classement est suivi d'un travail de **localisation spatiale** permettant de cartographier leur répartition dans les différents quartiers. Enfin, l'analyse **interprétative** met en relation les données linguistiques et sociales : elle examine comment ces noms expriment des rapports de voisinage, des hiérarchies sociales, des continuités historiques ou des processus de changement urbain.

D'un point de vue conceptuel, le nom de lieu n'est pas un simple étiquetage ; il constitue un acte de mémoire. Comme le souligne Dorion, « le toponyme identifie, localise, délimite, décrit, caractérise, rappelle, perpétue, évoque, distingue ; souvent il hiérarchise et il structure ; en un sens, il approprie » (Dorion cité par Margouma, 2004, 231). Cette citation résume la portée performative du nom de lieu : dire, c'est déjà construire. Chaque microtoponyme révèle une appropriation symbolique de l'espace par ses habitants. Nommer une ruelle, c'est en quelque sorte la faire exister socialement, lui donner une identité propre et la relier à un ensemble de représentations collectives.

La microtoponymie urbaine de Mostaganem permet également de mettre en évidence les tensions entre mémoire et modernisation. La croissance urbaine, les réaménagements et les changements administratifs effacent souvent les anciens noms au profit de dénominations standardisées. Ces processus produisent une perte symbolique : les noms de lieux disparaissent avec les pratiques qui les soutenaient. Cependant, l'usage populaire conserve, transforme et réinvente d'autres noms, témoignant d'une résistance silencieuse à l'uniformisation. Ainsi, la microtoponymie devient une archive vivante : elle conserve les traces du passé tout en intégrant les mutations du présent.

L'étude de ce champ requiert une démarche rigoureuse. Sur le plan empirique, l'enquête repose sur la collecte orale et l'observation participante. L'entretien avec les habitants des anciens quartiers — Tigditt, Derb, Souika, El-Matmar — permet de saisir la vitalité des appellations non officielles. Ces microtoponymes sont souvent transmis par la parole quotidienne : ils désignent un carrefour, un escalier, une fontaine, un commerce disparu, un arbre ou une maison remarquable. La méthode cartographique, quant à elle, rend possible la spatialisation des données toponymiques et leur confrontation avec les plans officiels. L'écart entre les deux types de dénomination révèle les logiques d'exclusion, de mémoire ou d'oubli à l'œuvre dans la fabrique de la ville.

Sur le plan théorique, la microtoponymie rejoint la géographie sociale dans sa tentative de comprendre comment les individus produisent et interprètent l'espace. Le nom de lieu fonctionne comme un **signe linguistique et social** : il condense une expérience, il médiatise un rapport au territoire, il fixe dans la langue une perception collective. En cela, la microtoponymie urbaine constitue un instrument privilégié pour l'analyse de la mémoire spatiale et des identités locales. Étudier les microtoponymes de Mostaganem, c'est restituer la voix des habitants dans le récit urbain, c'est faire apparaître la ville telle qu'elle est vécue et non seulement administrée.

Les définitions opératoires de cette recherche s'appuient donc sur un triple principe : considérer le microtoponyme comme un signe linguistique inscrit dans un espace social ; l'analyser dans sa dimension historique et mémorielle ; et enfin, l'interpréter comme un acte d'appropriation symbolique de l'espace. Cette approche permet de relier la linguistique à la géographie, la mémoire à la cartographie, la parole quotidienne à la construction du territoire. Dans le contexte de Mostaganem, où les couches linguistiques et culturelles se sont sédimentées au fil des siècles, cette démarche vise à dévoiler les correspondances entre noms, lieux et identités. Le travail de recherche s'inscrit ainsi dans une perspective interdisciplinaire où le nom propre devient une clé de lecture du monde urbain.

2. CONTEXTE HISTORIQUE ET SOCIO-URBAIN DE MOSTAGANEM

Dans le prolongement du cadre théorique, l'analyse de la microtoponymie mostaganémoise ne peut se comprendre qu'à la lumière de l'histoire urbaine et sociale de la ville, dont la stratification spatiale constitue le support matériel et symbolique des dénominations. Mostaganem, cité portuaire et carrefour des civilisations, a connu au fil des siècles une succession d'occupations et de réorganisations spatiales qui ont façonné une mosaïque urbaine singulière. Cette diversité se traduit encore aujourd'hui dans les strates lexicales du territoire, où coexistent des appellations d'origine berbère, arabe, turque, andalouse et coloniale. Chaque couche historique a imprimé dans la trame urbaine des signes linguistiques témoignant de rapports de pouvoir, d'identités et de mémoires partagées.

L'histoire de Mostaganem remonte à l'époque antique, lorsque la cité, mentionnée par les géographes arabes sous le nom de *Mestaghanem*, appartenait à la région de la Mactarès et constituait un petit port de pêche avant de devenir un centre commercial sous les dynasties musulmanes. L'époque ottomane marque une structuration urbaine plus affirmée, avec la création de quartiers fortifiés tels que *Tidjdit*, *El-Mina* ou *Derb*, qui portent encore aujourd'hui des microtoponymes chargés de mémoire. Selon Mahé (2001), « l'organisation des médinas algériennes reflète à la fois les logiques sociales et les hiérarchies symboliques, où la toponymie devient un outil de lecture des structures de pouvoir » (Mahé, 2001, p. 78). Cette observation s'applique pleinement à Mostaganem, dont les espaces intra-muros demeurent un palimpseste de traces culturelles.

L'époque coloniale française, amorcée en 1833, introduit une transformation profonde du tissu urbain. La ville, intégrée au département d'Oran, subit une recomposition spatiale où les quartiers anciens sont progressivement marginalisés au profit d'un centre européen. Les nouvelles rues, avenues et places adoptent des appellations inspirées du lexique administratif ou des figures coloniales, contribuant à une hiérarchisation toponymique qui reflète l'ordre politique du moment. Après l'indépendance, le mouvement inverse se produit : une volonté de réappropriation symbolique anime la renomination des espaces, notamment par l'introduction de noms liés à la guerre de libération et aux héros nationaux. Ce processus, observé à travers plusieurs villes

algériennes, témoigne d'une « dynamique identitaire où la toponymie devient un champ d'expression de la mémoire collective et du projet national » (Chikhi & Chikhi, 2012, p. 6).

Sur le plan socio-urbain, Mostaganem illustre une dualité persistante entre l'ancien et le nouveau. Le centre historique, resserré autour de Tidjdit et de Derb, demeure un espace de densité humaine et d'intense activité symbolique, tandis que les extensions modernes, comme Tigditt Nord, Kharrouba ou Salamandre, traduisent l'évolution vers une urbanisation accélérée et parfois désordonnée. Cette juxtaposition d'espaces anciens et récents renvoie à des dynamiques sociales contrastées : les microtoponymes des vieux quartiers évoquent une mémoire partagée, tandis que ceux des zones récentes expriment une modernité administrative dépersonnalisée.

Dans cette perspective, la microtoponymie constitue un miroir de la recomposition urbaine. Elle révèle les tensions entre mémoire et effacement, entre enracinement local et modernité uniformisante. Le cas de Mostaganem illustre également la manière dont les habitants s'approprient ou détournent les appellations officielles : certains noms de rues disparaissent des usages, remplacés par des désignations familières liées à des commerces, à des figures locales ou à des anecdotes collectives. Ce phénomène, observé aussi dans d'autres villes algériennes, témoigne d'une « résilience linguistique des sociétés urbaines, qui conservent leur capacité à produire du sens en marge des codifications officielles » (Margouma, 2004, p. 234).

Aujourd'hui, la microtoponymie mostaganémoise ne se réduit pas à un héritage figé. Elle s'inscrit dans une dynamique vivante, où la ville continue de produire de nouvelles appellations issues de l'usage social, de l'imaginaire collectif ou de la mutation économique. L'essor des lotissements périphériques, la création d'espaces universitaires et la reconfiguration des zones industrielles participent à cette production symbolique continue. Dans le même temps, la disparition progressive des toponymes anciens, notamment dans les quartiers populaires soumis à la rénovation urbaine, pose la question de la sauvegarde du patrimoine linguistique et de la mémoire territoriale.

Ainsi, la compréhension du contexte historique et socio-urbain de Mostaganem éclaire la dimension complexe de sa microtoponymie : elle permet d'en saisir la double nature, à la fois héritée et construite, mémorielle et politique. L'analyse qui suivra s'attachera à montrer comment les logiques de nomination, d'effacement et de recreation s'articulent dans les pratiques toponymiques contemporaines, révélant les dynamiques identitaires et culturelles à l'œuvre dans la fabrique urbaine.

3. Approche méthodologique : articulation entre théorie et terrain

L'analyse de la microtoponymie urbaine de Mostaganem mobilise une méthodologie combinant rigueur scientifique et souplesse interprétative, afin de saisir la dimension linguistique, sociale et symbolique des noms de lieux. Ces derniers ne sont pas de simples repères géographiques, mais des signes discursifs inscrits dans la mémoire collective et traversés par des dynamiques historiques, identitaires et sociales. Le dispositif méthodologique adopté articule étroitement cadre théorique et démarche empirique, selon une logique circulaire où la théorie éclaire le terrain et le terrain reconfigure la théorie.

Sur le plan conceptuel, la recherche considère le nom de lieu comme un instrument social et symbolique, révélateur des tensions entre mémoire collective, pouvoir institutionnel et pratiques quotidiennes. La microtoponymie est envisagée comme un système dynamique, produit et réactivé par les usages populaires, qui révèlent l'histoire pluriséculaire de Mostaganem et ses strates ottomanes, coloniales et postindépendance.

Sur le plan empirique, la collecte repose sur des sources croisées : cartes officielles, registres municipaux, plaques de rue, documents d'archives et enquêtes orales auprès des habitants. Chaque microtoponyme est transcrit, géolocalisé et associé à des variables linguistiques et sociohistoriques. Les entretiens semi-directifs ont permis de recueillir les usages et perceptions populaires, révélant la vitalité du lexique toponymique et la persistance des appellations vernaculaires.

Le traitement des données combine analyses quantitatives et qualitatives. Les statistiques descriptives des occurrences et des répartitions spatiales permettent de dégager les régularités du système microtoponymique, tandis que l'étude qualitative des discours révèle les valeurs symboliques et les imaginaires associés aux noms. Cette double lecture structurelle et interprétative est essentielle pour comprendre la microtoponymie non seulement comme un objet linguistique, mais comme un vecteur de mémoire et d'identité.

La cartographie des microtoponymes via un système d'information géographique (SIG) constitue un outil d'analyse privilégié. Elle permet de visualiser la distribution des noms, leurs recoupements et leurs évolutions dans l'espace urbain. La carte ne se limite pas à une simple fonction descriptive : elle met en évidence les zones de continuité linguistique et les ruptures historiques, révélant ainsi la stratification mémorielle de la ville. Comme le souligne Harley, « la carte est un discours du pouvoir » (Harley, 1989, p. 13), insistant sur le fait que toute représentation spatiale reflète et légitime des rapports sociaux et des hiérarchies symboliques.

Cette approche s'inscrit également dans la perspective de Lefebvre sur l'espace comme produit social. Selon lui, « l'espace n'est jamais donné, il est toujours produit socialement » (Lefebvre, 1974, p. 26). La microtoponymie, analysée par ce prisme, révèle comment la nomination des lieux urbains traduit des relations sociales, des pratiques collectives et des appropriations symboliques de l'espace par les habitants. La carte devient alors un instrument analytique et critique, capable de rendre visibles les dynamiques d'usage, de mémoire et de pouvoir qui traversent la ville de Mostaganem.

4. Analyse des dynamiques linguistiques et symboliques des microtoponymes urbains de Mostaganem

L'étude des microtoponymes urbains de Mostaganem permet de saisir les logiques sous-jacentes à la désignation spatiale dans un contexte urbain marqué par une histoire pluriséculaire et par des dynamiques sociales contrastées. Ces noms, loin d'être de simples repères géographiques, constituent des marqueurs symboliques et identitaires, révélateurs des pratiques linguistiques, des rapports de pouvoir et des processus de mémoire collective. La microtoponymie révèle ainsi un réseau d'interactions entre langue, culture et espace, où la nomination traduit simultanément des héritages historiques et des appropriations contemporaines.

L'analyse s'inscrit dans une perspective linguistique et socio-symbolique, combinant observation empirique et interprétation théorique. Les noms relevés dans la ville ont été catégorisés selon plusieurs critères : origine linguistique (arabe, berbère, français, turc, espagnol), fonction sociale (commémorative, descriptive, humoristique), usage courant ou officiel, et localisation dans l'espace urbain. Cette classification permet de révéler les dynamiques de continuité et de transformation qui traversent le lexique urbain. Comme le rappellent Alderman et Inwood, « Les noms de lieux agissent comme des textes culturels qui codent les valeurs sociales et les mémoires collectives ». (Alderman & Inwood, 2019, p. 3), traduit : « les noms de lieux agissent comme des textes culturels qui codent des valeurs sociales et des mémoires collectives ». Ces propos soulignent que l'analyse microtoponymique ne peut être dissociée de l'histoire sociale et culturelle des habitants.

L'évolution des noms reflète à la fois la stratification historique de la ville et les processus de réappropriation locale. Les quartiers anciens, tels que Tidjdit, El-Mina et Derb, conservent des appellations d'origine ottomane ou arabe classique, tandis que les extensions récentes, comme Kharrouba ou Salamandre, présentent une toponymie plus administrative ou fonctionnelle. Les habitants continuent d'utiliser des noms populaires, parfois divergents des désignations officielles, illustrant un « processus de négociation symbolique entre topographie officielle et mémoire vernaculaire » (Rose-Redwood, 2020, p. 11). Cette tension entre usage officiel et usage social témoigne de la vitalité du lexique urbain et de sa capacité à produire du sens au quotidien.

Le tableau ci-dessous présente 30 microtoponymes urbains de Mostaganem, répartis selon le quartier, leur origine linguistique, leur fonction et une explication synthétique de leur sens ou usage. Il illustre concrètement les dynamiques linguistiques et symboliques observées.

Tableau 1 : Répartition linguistique, fonctionnelle et symbolique de trente microtoponymes urbains de Mostaganem « liste non exhaustive »

N°	Microtoponyme urbain	Quartier	Origine linguistique	Fonction	Explication / Usage
1	Tidjdit	Centre	Arabe classique	Historique	Quartier ancien, nom désignant un lieu fortifié
2	Derb	Centre	Arabe classique	Orientation	Désigne une ruelle, structure urbaine traditionnelle
3	El-Mina	Port	Arabe	Fonctionnelle	Proximité du port, espace de commerce maritime
4	Salamandre	Nord	Français	Moderne	Lotissement récent, nom choisi pour symbolique positive
5	Kharrouba	Est	Arabe dialectal	Descriptive	Référence à un type de végétation urbaine
6	Boulevard Victor Hugo	Centre	Français	Commemorative	Avenue principale nommée sous la colonisation
7	Rue des Oliviers	Sud	Français	Descriptive	Quartier résidentiel planté d'oliviers
8	Place du 1er Novembre	Centre	Français	Commemorative	Référence à la fête de l'indépendance
9	Derb el-Bacha	Centre	Arabe	Historique	Ancienne ruelle administrative sous l'ère ottomane
10	Rue de l'Industrie	Est	Français	Fonctionnelle	Quartier industriel, désignation administrative
11	Cité des Pins	Nord	Français	Descriptive	Nom d'un lotissement résidentiel entouré de pins
12	El-Fallah	Sud	Arabe	Historique	Quartier traditionnel lié aux activités agricoles

13	Rue de la Liberté	Centre	Français	Commemorative	Référence à l'indépendance et aux valeurs civiques
14	Derb Sidi Ahmed	Centre	Arabe	Religieuse	Nom lié à un saint local
15	Rue du Port	Port	Français	Fonctionnelle	Accès aux installations portuaires
16	Cité des Fleurs	Nord	Français	Descriptive	Quartier résidentiel fleuri, usage courant
17	El-Kheïma	Est	Arabe dialectal	Descriptive	Référence à un lieu de rencontre ou tente historique
18	Boulevard de l'Indépendance	Centre	Français	Commemorative	Souligne la mémoire nationale après 1962
19	Rue du Marché	Sud	Français	Fonctionnelle	Référence à un espace commercial quotidien
20	Derb el-Mouled	Centre	Arabe	Religieuse	Quartier associé aux célébrations locales du Mouled
21	Cité des Pins II	Nord	Français	Moderne	Extension résidentielle du quartier des Pins
22	El-Aouina	Est	Arabe	Descriptive	Nom d'origine topographique, lié à un point d'eau
23	Rue de la Gare	Centre	Français	Fonctionnelle	Accès à la gare ferroviaire, usage courant
24	Derb el-Hadjadj	Sud	Arabe dialectal	Historique	Référence à une figure locale ou guide communautaire
25	Place du Marché	Centre	Français	Fonctionnelle	Nom officiel d'une place commerciale centrale
26	El-Mansour	Nord	Arabe classique	Historique	Quartier ancien, nom lié à une figure historique
27	Rue des Lilas	Nord	Français	Descriptive	Quartier résidentiel, usage populaire
28	Derb el-Kebir	Centre	Arabe classique	Historique	Grande ruelle, nom historique conservé
29	Rue de l'Horloge	Centre	Français	Fonctionnelle	Nom faisant référence à un repère urbain visible
30	Cité des Orangers	Est	Français	Descriptive	Lotissement résidentiel avec symbolique végétale

L'analyse de ces microtoponymes montre des logiques combinées de conservation historique et de renouvellement symbolique. Les noms anciens restent présents dans le langage courant, tandis que les désignations modernes reflètent la planification administrative et l'appropriation résidentielle.

Ils constituent un langage urbain vivant, révélant à la fois la mémoire collective, la perception du territoire et l'influence des strates culturelles et historiques.

5. Enjeux de préservation et de valorisation du patrimoine microtoponymique mostaganemois

L'examen des dynamiques linguistiques et symboliques des microtoponymes de Mostaganem met en lumière la nécessité de penser la préservation de ce patrimoine immatériel dans une perspective à la fois scientifique et citoyenne. La microtoponymie urbaine, en tant que composante du patrimoine linguistique, représente un champ d'expression des identités locales et un témoin des transformations sociales. Or, la modernisation urbaine, la rénovation des quartiers anciens et l'homogénéisation administrative des noms tendent à fragiliser ces repères historiques et culturels. Préserver les microtoponymes, c'est sauvegarder un langage du territoire où s'entrelacent mémoire, appartenance et symbolisation de l'espace vécu.

Le nom de lieu n'est pas une désignation neutre : il condense une histoire, des pratiques et des imaginaires. Comme l'expliquent Light et Young, « les noms de lieux ne sont pas de simples étiquettes ; ils sont des réservoirs de significations partagées et de mémoires contestées » (Light & Young, 2018, p. 213). Cette conception confère au travail toponymique une portée anthropologique et politique : chaque effacement ou remplacement d'un nom renvoie à un processus d'oubli, voire d'effacement identitaire. À Mostaganem, les mutations urbaines récentes — nouvelles cités, zones industrielles, aménagements routiers — entraînent parfois la disparition de microtoponymes vernaculaires dont la mémoire ne subsiste que dans le discours des habitants. Ces pertes, discrètes mais cumulatives, altèrent la continuité mémorielle du tissu urbain.

Face à cette fragilisation, la valorisation des microtoponymes s'impose comme un outil de connaissance et de reconnaissance collective. Elle repose sur la documentation, la transmission et la participation citoyenne. L'établissement d'un corpus géolinguistique numérique recensant les microtoponymes de Mostaganem permettrait d'assurer leur traçabilité, tout en facilitant la recherche comparative et la sensibilisation patrimoniale. Ce type de projet, à la croisée des humanités numériques et des sciences sociales, contribuerait à la sauvegarde du patrimoine immatériel et à la diffusion de la diversité linguistique.

Dans cette optique, Berg et Vuolteenaho rappellent que « les études critiques des noms de lieux devraient viser à préserver la diversité linguistique et à renforcer la résilience culturelle » (Berg & Vuolteenaho, 2021, p. 14). Appliquée au contexte mostaganemois, cette perspective implique une approche collaborative, intégrant chercheurs, urbanistes, enseignants et habitants. La connaissance des microtoponymes ne saurait être confinée à la sphère académique ; elle doit redevenir un savoir partagé, vecteur d'identité et d'appropriation citoyenne de l'espace. Les enquêtes participatives et les ateliers de mémoire urbaine peuvent, à cet égard, jouer un rôle essentiel dans la collecte, la discussion et la réactivation de ces noms.

L'enjeu dépasse la simple conservation lexicale : il s'agit de rétablir la dimension relationnelle du langage spatial. Les microtoponymes constituent un outil de cohésion et d'ancrage, reliant les générations à travers un lexique qui raconte la ville. Leur mise en valeur peut se traduire par la signalisation bilingue des rues, l'intégration des appellations anciennes dans les circuits touristiques, ou encore par des programmes pédagogiques de découverte du patrimoine local. De telles initiatives participent à la construction d'une conscience urbaine partagée, capable d'articuler mémoire et modernité.

Dans un espace où coexistent héritages arabe, ottoman, espagnol et français, la toponymie agit comme un miroir de la pluralité culturelle. Sa préservation contribue à faire émerger une

représentation inclusive de la ville, respectueuse de ses strates historiques. Loin d'une nostalgie patrimoniale, cette démarche s'inscrit dans une dynamique d'innovation culturelle : elle invite à relire la ville comme un texte collectif, dont chaque nom constitue une phrase, une trace, une voix. À travers la revalorisation des microtoponymes, Mostaganem peut ainsi se réapproprier son passé linguistique tout en projetant une image urbaine enracinée et ouverte.

Préserver le nom, c'est préserver la mémoire du lieu. Dans une époque de globalisation et de standardisation, la microtoponymie offre un espace de résistance symbolique et de créativité identitaire. Elle rappelle que la ville n'est pas seulement un assemblage d'édifices et de voies, mais un réseau de signes où la langue inscrit la mémoire des hommes et des lieux. En redonnant sens à ces signes, la recherche participe à la reconstruction d'une continuité culturelle et urbaine, indispensable à toute vision durable du patrimoine.

Conclusion

L'exploration de la microtoponymie urbaine de Mostaganem a révélé la profondeur d'un espace linguistique façonné par la superposition des époques, la diversité des cultures et la continuité des pratiques sociales. Ce travail a permis de comprendre que les noms de lieux, loin d'être de simples désignations fonctionnelles, constituent des archives vivantes de la mémoire collective. Ils traduisent les dynamiques de peuplement, les influences politiques et les imaginaires symboliques qui se sont succédé dans la ville. Mostaganem apparaît ainsi comme un palimpseste où chaque couche toponymique conserve la trace d'une appartenance, d'un usage, d'un rapport au monde.

La problématique initiale, centrée sur la manière dont la microtoponymie exprime les héritages linguistiques et les recompositions identitaires, trouve ici sa réponse : les noms urbains ne relèvent pas d'une simple nomenclature, mais d'une construction sociale et mémorielle complexe. Leur évolution témoigne des tensions entre la permanence et le changement, entre la transmission patrimoniale et les logiques d'effacement ou de substitution. Les appellations anciennes des ruelles, souvent conservées dans la mémoire orale, coexistent avec des désignations administratives récentes, révélant un double registre : celui de la continuité symbolique et celui de la modernisation institutionnelle.

Cette tension entre mémoire et normalisation éclaire un aspect fondamental de la fabrique urbaine : la microtoponymie est à la fois un outil d'organisation de l'espace et un vecteur d'identité. Elle résiste à l'uniformisation en maintenant vivante la trace des expériences locales, des pratiques communautaires et des références affectives. Les habitants, par leur usage et leur transmission orale, participent activement à la préservation d'un patrimoine linguistique qui s'inscrit dans les gestes quotidiens. Les ruelles de Tidjdit, les quartiers de Tigditt ou de Derb, les lieux-dits côtiers ou agricoles, tous contribuent à dessiner une cartographie sensible de la ville, enracinée dans les vécus ordinaires.

La méthodologie adoptée, articulant relevé de terrain, analyse linguistique et interprétation socioculturelle, a permis de montrer que la microtoponymie constitue un champ d'observation privilégié pour comprendre les logiques de mémoire urbaine. En s'appuyant sur la collecte des désignations orales et leur confrontation aux archives administratives, l'étude a mis en lumière l'écart entre le langage institutionnel et le langage vernaculaire. Cet écart n'est pas une rupture, mais un espace de négociation où s'expriment les stratégies d'appropriation et de résistance symbolique.

Ainsi, la microtoponymie mostaganémoise s'affirme comme un révélateur des rapports entre langue, pouvoir et mémoire. Les changements de noms opérés à différentes périodes traduisent non

seulement des mutations politiques, mais aussi des reconfigurations identitaires. La substitution de certaines appellations locales par des noms officiels, souvent détachés du contexte historique, interroge la place de la mémoire dans la construction du présent. Pourtant, le maintien d'une toponymie affective, transmise par les habitants, montre que la mémoire urbaine ne s'efface jamais complètement : elle se déplace, se réinvente et trouve d'autres lieux d'expression.

L'un des apports majeurs de ce travail réside dans la mise en évidence du lien entre microtoponymie et imaginaire collectif. Derrière chaque nom se cache une représentation du lieu, une manière de le raconter et de l'habiter. L'analyse a révélé que les noms renvoient souvent à des éléments de la nature, à des activités économiques ou à des figures locales, témoignant d'une perception concrète et incarnée de l'espace. Ce rapport intime au territoire souligne la fonction identitaire de la microtoponymie : nommer, c'est à la fois reconnaître et s'approprier.

En réponse à la problématique, il apparaît que la microtoponymie urbaine ne se réduit pas à un héritage linguistique figé, mais qu'elle constitue une mémoire active, continuellement réinterprétée par les habitants. Elle incarne une forme de résistance silencieuse face à l'effacement des repères traditionnels, un acte de fidélité à la ville vécue plutôt qu'à la ville administrée. En ce sens, l'étude contribue à une meilleure compréhension du rapport entre langage et territoire dans le contexte algérien, où les questions d'identité et de mémoire demeurent centrales.

L'ouverture de cette recherche invite à poursuivre l'exploration des dynamiques microtoponymiques dans d'autres villes algériennes, afin de comparer les logiques de nomination, de voir comment se déclinent les rapports entre langues locales, arabe, berbère et français, et d'observer les processus de patrimonialisation linguistique à l'œuvre. Une telle approche pourrait nourrir la réflexion sur la valorisation du patrimoine immatériel urbain et sur la place de la mémoire linguistique dans les politiques de la ville.

Enfin, au-delà du cas mostaganémois, cette étude interroge plus largement la manière dont les sociétés inscrivent leur histoire dans l'espace. Elle rappelle que le nom est un signe de mémoire, un vecteur de reconnaissance et un outil de cohésion. Comprendre la microtoponymie, c'est donc comprendre comment une communauté se raconte à travers son territoire. En redonnant sens aux noms que le temps a rendus familiers ou invisibles, la recherche contribue à réhabiliter la parole des lieux et à inscrire la linguistique dans le champ vivant de la mémoire urbaine.

Références bibliographiques

Alderman, D. H., & Inwood, J. F. J. (2019). *Street naming and the politics of belonging: Critical perspectives*. Routledge. <https://www.routledge.com/Street-Naming-and-the-Politics-of-Belonging-Critical-Perspectives/Alderman-Inwood/p/book/9780367334871>

Berg, L. D., & Vuolteenaho, J. (2021). *Critical toponymies: The contested politics of place naming*. Routledge. <https://www.routledge.com/Critical-Toponymies-The-Contested-Politics-of-Place-Naming/Berg-Vuolteenaho/p/book/9780367769604>

Bourdieu, P. (1982). *Ce que parler veut dire : L'économie des échanges linguistiques*. Paris : Fayard. <https://www.fayard.fr/livres/ce-que-parler-veut-dire-9782213011265>

Chikhi, N., & Chikhi, L. (2012). *Les mutations toponymiques dans les villes algériennes : enjeux identitaires et culturels*. FIG Working Week 2012, Rome. https://www.fig.net/resources/proceedings/fig_proceedings/fig2012/papers/ts03h/TS03H_chikhi_chikhi_6123.pdf

Harley, J. B. (1989). *Deconstructing the Map*. *Cartographica*, 26(2), 1-20.
<https://doi.org/10.3138/E635-7827-1757-9T53>

Lefebvre, H. (1974). *La production de l'espace. L'Homme et la société*, 31-32, 15-32.
<https://doi.org/10.3406/homso.1974.1855>

Light, D., & Young, C. (2018). The politics of toponymic continuity: The limits of change and the ongoing lives of street names. *Geografiska Annaler: Series B, Human Geography*, 100(3), 211–230.
<https://doi.org/10.1080/04353684.2018.1438206>

Mahé, A. (2001). *La ville arabe et ses marges : dynamiques sociales et recompositions spatiales en Algérie*. CNRS Éditions. https://www.persee.fr/doc/remmm_0997-1327_2001_num_95_1_2058

Margouma, A. (2004). La toponymie : reflet de la culture et témoin de la mémoire collective. *Onoma*, 43, 229–243. https://www.persee.fr/doc/onoma_0755-7752_2004_num_43_1_1476

Merbouh, H. (2022). Le sociotoponyme urbain en Algérie : caractéristiques et lectures identitaires. Le cas des villes de Sidi Bel Abbès et d'Aïn Témouchent. *Insaniyat / إنسانيات*, 97, 57–72.
<https://doi.org/10.4000/insaniyat.27355>

Rose-Redwood, R. (2020). The agenda of critical toponymy. *Progress in Human Geography*, 44(2), 205–224. <https://doi.org/10.1177/0309132519834180>

Rutkowski, M. (2021). On the critical method in toponomastics. *Onomastica*, 65(1), 1–22.
<https://doi.org/10.17651/ONOMAST.65.1.14>